

Camille attrapa sa brosse à cheveux sur la tablette de la salle de bains et la laissa tomber dans sa trousse de toilette. Ainsi s'achevait toute une période de sa vie... Elle passa tristement dans la chambre et rajouta la trousse qu'elle venait de fermer à sa valise. Soudain, comme si elle avait présumé de ses forces, elle sentit ses jambes mollir sous elle et se laissa tomber sur le lit. Pourquoi les choses en étaient-elles arrivées là ?

La boule d'angoisse qui lui écrasait l'estomac depuis des jours remonta dans sa gorge et elle sentit les larmes lui brûler les yeux. Non ! Pleurer ne servait à rien ! Elle tenta de retenir les larmes amères, mais celles-ci avaient une volonté propre et elles emplirent ses yeux avant de ruisseler sur ses joues blêmes. Pourquoi ? Pourquoi ?

La question revenait dans sa tête comme une litanie. Ils avaient été heureux... Marc et Camille, Camille et Marc. Désormais, on ne prononcerait plus ces deux prénoms dans la même phrase, leur couple appartenait au passé.

Un pâle sourire naquit sur ses lèvres tandis qu'elle se remémorait leur rencontre chez Anna : Elle avait tout de suite été attirée par cet homme tellement plus mûr que les amis de leur âge. Malgré son jean et son polo décontracté, il émanait de lui une confiance tranquille qui ne vient qu'avec les années. Marc avait 39 ans. Il avait été invité à la petite fête organisée pour les 24 ans d'Anna, la meilleure amie de Camille, parce qu'il était son voisin de palier...

Un voisin très séduisant... Anna avait eu envie de lier connaissance dès qu'elle l'avait croisé dans l'escalier. Elle était intarissable quant aux boucles brunes un peu folles, aux yeux noisette pétillants d'humour, à l'irrésistible fossette du type d'à côté. Et comme elle était loin d'avoir froid aux yeux, elle avait tout simplement été frapper à sa porte pour l'inviter. Le plus étonnant était qu'il ait dit oui. Il semblait tellement différent, dans cette assemblée d'étudiants dégingandés...

Mais comme Camille l'avait découvert au cours de la soirée, Marc était très ouvert. Il s'était rapidement intégré à leur petit groupe, et toute la bande s'était sentie à l'aise avec lui. Anna était éblouissante, dans une petite robe rouge vif qui mettait en valeur son teint mat et ses cheveux de jais. Pourtant, c'est sur la timide Camille que les regards de Marc s'étaient attardés.

Il s'était assis près d'elle dès qu'une place s'était libérée, ensuite la soirée avait passé comme l'éclair. Ils avaient discuté de tout et de rien, des études de Camille, de son projet de devenir interprète, du travail de journaliste de Marc, des fêtes de Noël qui approchaient et de l'endroit où ils comptaient les passer. Avant de rentrer chez lui, il lui avait dit qu'il aimerait la revoir. Il lui avait donné son numéro de téléphone et avait insisté jusqu'à ce qu'elle fasse de même. Enfin, ayant obtenu ce qu'il souhaitait, il avait déposé un baiser sur sa joue, juste au coin de l'œil. Un baiser léger comme l'aile d'un ange qui passe.

Marc l'avait appelée dans la semaine. Ils étaient sortis ensemble, au cinéma, au musée ou tout simplement pour prendre un café. Camille se rappelait avec émerveillement cette période de bonheur intense. Ils n'étaient pas devenus amants tout de suite, comme suspendus devant l'abîme des possibles... délicieux vertige. Marc était tendre, amusant, toujours de bonne humeur. Ils avaient ri ensemble, beaucoup ; s'étaient embrassés, un peu ; baladés main dans la main. Les vacances de Noël étaient arrivées trop rapidement, Camille devait passer quinze jours chez ses parents, la séparation allait être rude...

Elle se souvenait de cette soirée comme si c'était hier. Ils avaient dîné dans un petit restaurant et s'étaient promenés le long des quais. L'air était froid et des nuages de vapeur s'échappaient de leurs bouches. Elle prenait le train le lendemain et avait le cœur gros. Une larme traîtresse s'était soudain échappée du coin de son œil et avait roulé sur sa joue, y traçant un sillon glacé. Comme s'il avait senti son chagrin, Marc s'était arrêté dans le halo doré d'un réverbère et avait pris son visage entre ses mains gantées. Il avait effacé du pouce le sillon humide laissé par la larme unique, puis avait murmuré :

- Ne sois pas triste, ma douce. Quinze jours de vacances, c'est vite passé.

Camille avait baissé la tête, déçue d'avoir gâché leurs derniers moments ensemble :

- Zut, c'est donc si facile pour toi de deviner ce que je pense ? Moi qui ai essayé toute la soirée de donner le change, c'est réussi...

Il avait ri doucement et secoué la tête :

- Tu te trompes. Si je sais ce que tu ressens, c'est juste parce que c'est la même chose pour moi.

Elle avait relevé les yeux, incrédule. Il lui souriait dans la nuit froide, nimbé par la lumière dorée du réverbère, elle ne l'avait jamais trouvé aussi beau ! Elle avait fermé les yeux lorsqu'il s'était penché sur elle pour lui donner un baiser. Elle avait jeté les bras autour de son cou lorsqu'il l'avait serrée contre lui à l'étouffer. Leur baiser avait été enivrant, passionné, et un peu désespéré aussi... Marc avait murmuré contre sa bouche :

- Viens passer la nuit chez moi.

Elle avait fait oui de la tête. Ils avaient regagné son appartement par les rues glacées, mais leurs cœurs brûlants battaient à l'unisson.

Cette première nuit avait été magique, comme un cadeau de Noël avant l'heure. Le lendemain, Marc s'était levé et habillé silencieusement. Il devait aller travailler, mais avant de partir, il avait réveillé Camille d'un baiser :

- J'y vais, mon cœur. Dors encore un peu si tu veux, tire juste la porte en sortant.

Elle l'avait seulement serré contre son cœur, sans rien dire.

- Bonnes vacances, avait ajouté Marc en sortant. Appelle-moi, j'attendrai ton coup de fil...

Camille était rentrée chez elle, avait terminé ses préparatifs, avant de se rendre à la gare. Tandis qu'elle s'installait dans le train qui l'emmènerait si loin de l'homme qu'elle aimait, elle avait l'impression d'étouffer... jusqu'à ce qu'elle entende crier son prénom.

Marc remontait le quai en courant comme un fou, collant son front aux fenêtres de chaque wagon en l'appelant. Elle s'était précipitée à la porte, il avait enserré sa taille de ses mains, l'avait arrachée du train et faite tourner dans les airs en riant, avant de la poser sur le quai et de la serrer contre lui.

- Camille, mon cœur ! avait-il enfin dit, essoufflé. J'ai craqué, il fallait que je te voie avant ton départ. Ecoute, je ne pensais pas t'en parler maintenant, mais... si on vivait ensemble ? Laisse tomber ton appartement, emménage chez moi...

Comme elle le devisageait sans rien dire, il avait continué :

- Je sais que je te prends par surprise... on n'avait jamais parlé de ça... mais... enfin... pense-y... on en reparle à ton retour, qu'est-ce que tu en dis ?

Le sourire de Camille s'était élargi :

- C'est tout réfléchi. Je t'aime, j'ai envie d'habiter avec toi et je vais en parler à mes parents. Je suis sûre qu'ils vont être ravis.

- Je n'en suis pas aussi sûr que toi, avait-il répondu en riant. Puis il avait ajouté, redevenant grave, Mais je te jure que je ferai tout pour te rendre heureuse, et il l'avait embrassée avec passion.

Mais déjà le sifflet du chef de gare appelait les retardataires à monter dans le train et elle avait dû gravir les marches et fermer la porte. Marc lui faisait de grands signes de la main sur le quai, elle avait pu lire sur ses lèvres un dernier «Je t'aime» silencieux. Comme elle était heureuse, à cet instant-là ! Avec des ailes dans le dos, elle ne se serait pas sentie plus légère !

L'appartement de célibataire de Marc s'était rapidement révélé trop petit pour deux, ils s'étaient mis à la recherche d'un autre nid pour leur amour. Mais malgré l'exiguïté des lieux, Camille se rappellerait toujours les quelques mois de bonheur total qu'ils avaient vécus au sixième étage du vieil immeuble. Lorsqu'ils avaient trouvé un logement plus grand, c'était dans une construction récente qui, si elle offrait tout le confort moderne, manquait cruellement de l'âme de leur ancien chez eux. Mais peu importait alors : ils s'aimaient à la folie et, là où se trouvait Marc, Camille serait toujours heureuse !

Ce merveilleux bonheur avait volé en éclats peu de temps après. Camille étouffa un sanglot en se rappelant le terrible coup de fil : Marc avait eu un accident de voiture ! Aux semaines d'angoisse, avant qu'il ne soit déclaré hors de danger, avait succédé l'horreur du diagnostic sans appel : paraplégie. Marc passerait le reste de ses jours dans un fauteuil roulant...

Après les mois de solitude, entre les quatre murs de cet appartement où elle ne se sentait pas chez elle, Camille avait enfin cru voir le bout du tunnel lorsqu'il était sorti de l'hôpital. Mais Marc avait changé... terriblement... Elle ne reconnaissait plus l'homme tendre, drôle, amoureux, qu'elle aimait.

Il avait très mal supporté l'annonce de son infirmité, c'était à prévoir. Il était d'humeur morose, taciturne, irritable, il quittait rarement sa chambre, dont il exigeait que les rideaux soient fermés en permanence. Ce qu'il faisait exactement de ses journées pendant qu'elle allait à ses cours, elle n'en avait pas la moindre idée. Dès qu'elle rentrait elle essayait de lui parler, de le distraire, mais rapidement il disait qu'il était fatigué et lui demandait de le laisser seul. Une aide ménagère leur avait été attribuée, elle préparait ses repas, qu'elle lui apportait dans sa chambre. Camille n'avait d'autre choix que de prendre les siens seule, en rentrant.

Elle avait pensé qu'il fallait lui laisser un peu de temps pour s'habituer aux nouvelles contraintes qui régissaient sa vie, aussi s'était-elle installée provisoirement dans la chambre d'amis. Mais lorsqu'elle lui avait proposé de recommencer à dormir ensemble, il lui avait répondu qu'il n'en était pas question et elle avait, une fois de plus, caché la peine qu'il lui causait. Mais elle était têtue et, surtout, très amoureuse. Elle avait donc décidé de se battre, pour cet amour, pour leur avenir, même si cela signifiait s'opposer à lui.

Elle hocha la tête et eut un petit rire de dérision pour la jeune fille idéaliste qu'elle était alors, qui avait décidé de prendre la situation à bras le corps, sans douter un instant de sa réussite, sans envisager qu'elle puisse échouer à reconquérir ce bonheur, si brièvement goûté. Amèrement, aujourd'hui, elle s'avouait vaincue. Elle n'avait pas présumé de ses forces, elle avait simplement mal jaugé la situation : Si elle était toujours amoureuse de Marc, lui ne voulait plus d'elle. Ses sentiments étaient morts.

Un kaléidoscope de scènes douloureuses dansa devant ses yeux : La confrontation qu'elle avait provoquée, un samedi après-midi d'hiver. Elle l'avait obligé à écouter son petit discours sur la nécessité de reprendre une vie normale, en tenant compte de son handicap, bien entendu, mais sans le laisser les empêcher de faire ce dont ils avaient envie ensemble. Comme il semblait disposé à l'écouter, elle lui avait ouvert son cœur, parlé de son amour, de ses rêves pour leur avenir. Elle lui avait demandé de l'aider, de construire cet avenir avec elle. Lorsque, à court de mots, elle s'était tue, un long silence était tombé entre eux. Elle ne distinguait que les contours du visage de Marc dans la pénombre. Il était immobile et semblait la fixer intensément. Enfin, alors que le silence devenait intolérable, il avait prononcé un mot, qui aurait fait bondir de joie le cœur de Camille s'il n'avait claqué comme un coup de fouet. Il avait dit «D'accord !»

- D'accord ? avait-elle répété d'un ton incertain.

- Oui, d'accord. On va faire comme tu dis, on va recommencer à vivre, avait-il poursuivi, mais sa voix avait un accent grinçant, qui avait donné des frissons à Camille, plutôt que des espoirs.

- Ouvre donc ces rideaux, pour commencer, avait-il ordonné.

Elle s'était exécutée avec appréhension. Dehors, il pleuvait, un vent glacial arrachait aux arbres leurs dernières feuilles rousses.

- Beau temps pour la saison, avait lancé la voix sardonique de Marc derrière son dos.

Le cœur pesant des tonnes, elle s'était retournée et était restée sans voix.

Elle s'attendait à ce que la chambre soit plus ou moins en désordre, à ce qu'il soit pâle, mal rasé, amaigri. Ce n'était pas du tout le tableau qu'elle avait sous les yeux. La pièce était impeccable, malgré les piles de livres entassés dans tous les coins. Les draps étaient nettement

tirés sur ses jambes mortes. Il portait un tee-shirt qui moulait son torse musclé, il était rasé de frais et ses cheveux étaient impeccablement coupés, comme avant l'accident.

Elle avait plongé dans les prunelles sombres et eu soudain l'impression que le temps s'était arrêté la veille du jour où leurs vies avaient volé en éclat. Marc, son Marc, était là, tel que dans son souvenir, les traits à peine tirés. Leurs yeux s'étaient rivés l'un à l'autre, leurs regards enlacés, comme autrefois. Camille avait eu un sourire hésitant, puis s'était approchée lentement du lit, irrésistiblement attirée vers cet homme qu'elle aimait avec passion. Mais au moment où elle se penchait pour embrasser ses lèvres, il avait détourné la tête et elle n'avait rencontré que sa joue.

A partir de ce jour, Marc avait tenu sa promesse. Il avait repris contact avec son journal et entrepris de négocier un contrat lui permettant de travailler chez lui, la plupart du temps. Il s'était lancé avec énergie dans le sport, et passait plusieurs heures par semaine dans un centre spécialisé où il faisait des progrès rapides. Il prenait désormais ses repas avec elle, mais ils n'échangeaient que des banalités, comme deux étrangers. Il se montrait courtois mais ne partageait plus rien d'intime avec elle. Dès que la conversation prenait un tour trop personnel, il changeait de sujet. Ils ne riaient plus ensemble, comme autrefois, et surtout, tout contact physique était proscrit.

Après l'épisode du baiser qu'il lui avait refusé, Camille avait pensé qu'elle avait voulu aller trop vite, qu'il avait besoin de plus de temps. Elle avait donc tenté une approche progressive, effleurant de temps à autres son épaule, ou son bras, mais lorsqu'elle avait voulu lui prendre la main, il avait de nouveau eu un mouvement de recul, lui faisant nettement comprendre qu'il ne voulait plus qu'elle le touche. Elle se sentait glacée en permanence, elle avait froid au plus profond de son âme.

Mais le pire restait à venir. Marc avait renoué avec ses collègues de travail, mais aussi avec des amis qu'elle ne connaissait pas et qu'il n'avait pas cherché à lui présenter. Au début, elle avait été ravie qu'il reprenne ses habitudes, mais quand il avait commencé à sortir en la laissant à la maison, elle avait compris que ça ne les rapprocherait pas l'un de l'autre. Et lorsque des amies avaient commencé à téléphoner à toute heure du jour et de la nuit, la situation entre eux était devenue franchement intenable.

Tendue comme un arc, Camille se faisait l'effort d'être un paquet de dynamite à la recherche d'une allumette. Un dimanche matin, quand, pour la troisième fois de la journée, le téléphone avait sonné et qu'une voix féminine avait demandé à parler à Marc, elle s'était contentée de poser le combiné sur la table basse et de crier :

- Téléphone ! sans même tourner la tête. Quand elle avait entendu le chuintement des roues du fauteuil, elle avait attrapé le roman qu'elle tentait de lire et s'était dirigée vers sa chambre. Mais ce jour-là, une colère froide l'avait envahie sans crier gare. Et plutôt que d'aller se terrer comme si elle était coupable de quelque chose, elle avait brusquement décidé d'«occuper le terrain».

Elle était donc revenue s'installer sur le canapé et avait fait semblant de se plonger dans sa lecture. C'était tout à fait impossible, évidemment, avec Marc qui parlait à côté d'elle et flirtait outrageusement avec cette inconnue, un sourire sur le visage. Renonçant à donner le change, elle avait commencé à mettre de l'ordre, empilant les revues en un tas bien net, rangeant les CD dans leur rack à grand bruit... Après tout, si elle le dérangeait, qu'il aille téléphoner dans sa chambre, elle en avait assez de s'effacer en permanence !

Elle avait ensuite entrepris de remettre en place le plaid qui traînait sur le canapé, penchée en travers du dossier. Elle se redressait, décidée à allumer la télévision, que ça plaise ou non à Marc, lorsque son regard était tombé sur l'insupportable : Il écoutait attentivement son interlocutrice, un sourire idiot aux lèvres, mais ce qui avait retenu l'attention de Camille, c'était l'énorme érection qui gonflait son pantalon.

Remarquant l'immobilité soudaine de la jeune femme, Marc avait surpris son regard et fait pivoter son fauteuil pour lui tourner le dos. Les larmes étaient montées aux yeux de Camille : Alors qu'ils n'avaient plus aucunes relations intimes depuis des mois, qu'il fuyait le moindre contact physique avec elle, ce goujat osait avoir une érection titanesque rien qu'en parlant à cette femme au téléphone !

Elle s'était ruée dans sa chambre et avait claqué la porte derrière elle avec une force telle que la cloison avait tremblé. Des sanglots de rage l'étouffaient, elle se sentait incapable de rester confinée dans cet appartement qui lui était devenu, au fil des jours, de plus en plus odieux. Elle avait attrapé son manteau et était sortie sans croiser Marc, qui avait dû regagner son antre.

Elle avait marché pendant des heures, faisant le tour du quartier sans prêter attention à rien d'autre qu'à la peine qui lui broyait le cœur. Elle ne savait pas quand ses larmes s'étaient taries, mais lorsque sa colère était retombée, elle avait les yeux secs. Elle avait alors accepté de voir la réalité en face : Il n'y avait pas que l'accident et le handicap de Marc. De cela ils auraient pu venir à bout, en se battant main dans la main.

Marc avait repris une vie quasi normale depuis quelques temps déjà, et si leur couple ne fonctionnait plus, il fallait se rendre à l'évidence, c'était parce qu'il ne l'aimait plus... Elle devait arrêter de se bercer d'illusions, d'imaginer qu'il allait un jour redevenir le Marc qu'elle aimait, cet homme-là avait disparu. D'ailleurs, avait-il jamais existé ailleurs que dans ses rêves ? A sa place il y avait désormais un étranger, qui ne voulait pas d'elle dans sa vie.

Elle devait accepter le fait que leur histoire était finie et s'extirper du cœur l'amour qu'elle éprouvait encore pour lui. Elle devait rompre et regarder vers l'avenir, au lieu de persister à s'enfermer dans une relation qui n'existait plus que dans son souvenir. Elle était revenue tristement à l'appartement. Marc avait paru soulagé de la voir rentrer. Comme s'il s'était inquiété. Elle lui avait dit immédiatement :

- Je vais m'en aller. J'ai lutté de toutes mes forces pour que tout redevienne comme avant, mais je vois aujourd'hui que ça ne sert à rien.

Elle avait levé la tête, guettant un signe d'accord ou de dénégation, mais il l'observait pensivement, sans que son visage exprime aucun sentiment. Elle avait donc poursuivi :

- Je... je crois que tu ne m'aimes plus, sa voix s'était brisée, lui ne disait toujours rien.

- Je vais nous rendre service à tous les deux, continua-t-elle, et m'en aller. Je te demande seulement une semaine pour prendre mes dispositions, je partirai le week-end prochain.

Enfin, Marc était sorti de sa réserve pour dire :

- Rien ne presse, tu sais. Je ne veux pas te jeter à la porte. Prends tout le temps qu'il faut pour trouver un appartement.

Elle ne ressentait plus qu'un énorme vide en elle.

- Je partirai en fin de semaine prochaine, avait-elle seulement répété.

Mise au courant de leur rupture, Anna avait proposé à Camille de partager son appartement le temps de remettre un peu d'ordre dans sa vie. Elle avait accepté avec reconnaissance, elle ne se sentait pas capable de vivre seule, pas encore. Au moins, avec Anna, elle était certaine d'avoir de quoi se changer les idées, et c'était exactement ce dont elle avait besoin.

Elle avait donc transporté ses affaires chez son amie au cours de la semaine, et il ne lui restait plus que sa valise et quelques bricoles à emporter. Ses parents avaient absolument tenu à venir l'aider aujourd'hui. Elle attendait donc leur coup de fil, ils devaient l'appeler dès qu'ils seraient en bas de l'immeuble. En fait, ils avaient besoin d'être rassurés, elle n'avait pu retenir ses larmes en leur annonçant qu'elle quittait Marc, et ils étaient inquiets. Elle espérait que lorsqu'ils l'auraient installée chez Anna, ils partiraient rassérénés quant à son avenir immédiat.

Camille sursauta lorsque la sonnerie du téléphone la tira enfin de sa rêverie douloureuse. Elle se leva en soupirant et se composa un visage serein du mieux qu'elle le put. Un voyage

suffirait pour terminer d'emporter ses affaires, Marc n'était pas sorti de sa chambre, bien qu'il ait sans doute entendu leurs allées et venues. Elle confia sa valise à ses parents et leur dit qu'elle les rejoindrait à la voiture, dès qu'elle lui aurait dit au revoir.

Elle inspira un grand coup avant de frapper, plaqua un sourire sur son visage lorsqu'elle l'entendit crier « Entre » et poussa, pour la dernière fois, la porte derrière laquelle il s'était retranché si souvent. Il lisait, assis dans son fauteuil roulant. Il leva la tête mais posa simplement le livre sur ses genoux, l'index glissé entre les pages, comme s'il n'attendait que son départ pour se replonger dans sa lecture interrompue.

- Bon... j'y vais... commença-t-elle, avant d'être coupée par la sonnette.

- Ce doit être Eva, tu peux aller ouvrir la porte, s'il te plaît ? lui demanda aimablement Marc, comme s'il parlait à une inconnue.

- Heu... bien sûr, répondit-elle, un peu surprise.

Sur le palier se tenait la plus belle femme qu'elle ait jamais vue : Très brune, de longs cheveux brillants, flottant sur des épaules délicates, elle faisait une bonne tête de plus que Camille, qui dut se tordre le cou pour la dévisager, car les talons hauts d'Eva la réduisaient à la stature d'un gnome.

- Bonjour, dit Eva d'une voix aimable. Je viens voir Marc.

- Oui, s'empressa de répondre Camille, se remettant à grand-peine de sa surprise. Je vous en prie, il vous attend.

Les deux femmes entrèrent dans la chambre et Eva se précipita vers lui en riant :

- Marc ! s'exclama-t-elle avec une chaleur qui aurait eu tendance à faire grincer les dents de Camille, si elle n'avait été aussi occupée à simuler l'indifférence. Ces deux-là avaient visiblement des tas de choses passionnantes à se dire, elle était vraiment de trop dans cette pièce ! Elle lança donc avec humeur, à la cantonade :

- Bon, eh bien j'en profite pour y aller. Au revoir Marc. Eva, ravie d'avoir fait votre connaissance.

C'est seulement lorsqu'elle fut enfin assise dans la voiture de ses parents qu'elle se laissa aller et que les larmes commencèrent à couler. En entendant des sanglots à l'arrière, son père et sa mère se regardèrent, consternés. Au lieu de les rassurer en leur montrant à quel point elle prenait bien les choses, Camille ne cessa de sangloter durant tout le trajet.

En entendant claquer la porte d'entrée de l'appartement, Eva lança un regard interrogateur à Marc. Il avait les yeux rivés sur l'encadrement vide de la porte, là où Camille s'était tenue quelques instants auparavant. Son visage était figé.

- Pourquoi est-ce que j'ai soudain l'impression étrange que tu m'as fait jouer un rôle à mon insu ? murmura la jeune femme.

Il sursauta et se tourna vers elle.

- Si tu me racontais ce qu'il se passe ici ? reprit-elle sans aménité.

Lorsqu'elle eut entendu ses explications, elle était franchement de méchante humeur :

- Donc, si je résume, tu m'as demandé de venir te voir aujourd'hui, alors que ton ancienne petite amie, ayant enfin retrouvé son bon sens, te plaque, pour lui donner la fausse impression que tu as déjà une nouvelle maîtresse en ma personne. C'est ça ?

Marc grimaça. Eva avait toujours si facilement vu clair en lui...

- Ecoute Eva, je viens de vivre une séparation douloureuse, après des mois d'enfer, j'ai un mal de tête épouvantable, et voilà que tu hurles sous prétexte que tu n'es pas d'accord avec ma façon de mener ma vie. Tu ne crois pas que je mérite un peu de calme ce soir ?

- Du calme ? Tu demandes du calme ? La voix de la jeune femme monta dans les aigus. Mais tu te paies ma tête, là, non ? Tu viens de m'utiliser de façon ignoble pour faire souffrir cette pauvre fille...

- Pas pour la faire souffrir, s'exclama Marc, exaspéré. Pour couper définitivement les ponts, ce n'est pas la même chose. J'ai quinze ans de plus qu'elle, j'avais déjà hésité à l'embarquer dans cette relation. Mais j'étais amoureux, je n'ai pas su, ou pas pu, oui pas voulu résister. Comme tu voudras. Cet accident, c'était un signe. Comprends-moi Eva, je n'avais pas le droit de la laisser gâcher sa vie avec moi, un infirme de quinze ans plus âgé qu'elle... Tu sais comme moi ce qu'a vécu Maman, pendant les dix dernières années de mon père. Je ne pouvais pas lui demander ça...

- Ah bon, parce que tu lui as demandé ? cracha Eva comme une chatte en colère.

Marc ne voyait pas du tout où elle voulait en venir. Il soupira, se disant qu'il avait eu tort de la mêler à ça. Déjà, enfants, tout était prétexte à se disputer, même s'ils étaient toujours fourrés ensemble... à entreprendre les pires bêtises. Il aurait dû savoir que ça tournerait au vinaigre, avec elle. Elle reprit :

- Non ! Tu ne lui as rien demandé, bien entendu ! Tu t'es contenté de décider à sa place ce qui était bien pour elle, et puis tu as foncé tête baissée comme un idiot ! Mais tu ne changeras donc jamais, mon pauvre Marc ! Tu seras toujours aussi arrogant, aussi...

A court de mots, elle saisit son sac à main et fit volte-face, ses cheveux fouettant furieusement l'air. Il la regarda sortir en claquant la porte, bouche bée, puis appuya son front dans la paume de sa main, le coude posé sur le bras du fauteuil, le regard toujours fixé sur le battant... qui se rouvrit bientôt à la volée, comme il s'y attendait. Eva entra et reprit avec virulence :

- Si tu veux un conseil... et même si tu ne le veux pas, d'ailleurs, je vais te le donner : Tu ferais bien de la rappeler et de lui expliquer le chemin tortueux de tes pensées. Et de lui demander à genoux, elle s'arrêta et considéra ses jambes inertes avant de reprendre, je veux dire les mains jointes, de te pardonner ta muflerie...

Elle sortit à nouveau avec fracas. Marc ne bougea pas, fixant la porte qui s'ouvrit une seconde fois :

- Si tu n'as aucun autre rôle peu reluisant à me faire endosser à mon insu, je vais m'en aller. Tu as besoin d'autre chose ou je peux te laisser méditer sur la façon odieuse dont tu nous a utilisées toutes les deux, sans nous demander notre avis, tel le phalocrate de base ?

- Tu peux y aller, Eva. Merci, répondit Marc avec lassitude. Sur quoi la porte claqua pour la troisième fois, mais avec moins de violence. Il laissa tomber sa tête sur le dossier, épuisé par les éclats successifs de la jeune femme, et touché plus qu'il n'aurait cru par ce qu'elle lui avait lancé à la tête. Car, il devait bien le reconnaître, ce n'était pas complètement faux. Il sursauta lorsque la porte s'ouvrit encore une fois :

- Heu... si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à m'appeler sur mon portable, d'accord ? lança Eva depuis le seuil. Elle avait déjà refermé la porte lorsqu'il répondit : « D'accord ». Il ajouta, se parlant à lui-même : « Quatre sorties ? Bon sang, elle vient de battre son propre record... » avant de retomber dans le silence.

A peine entrée chez Anna, Camille s'écroula, en larmes, sur le canapé. Sa mère, son père et Anna elle-même ne savaient à quel saint se vouer. Les deux femmes filèrent à la cuisine préparer du thé. Pendant que l'eau chauffait, elles se demandèrent ce qu'il convenait de faire. Anna pensait qu'il fallait la faire parler de sa rupture jusqu'à ce qu'elle en fasse son deuil, tandis que la mère de Camille était plutôt d'avis d'essayer de lui changer les idées en parlant de tout sauf de ça. Lorsque l'eau fut complètement évaporée, leur décision n'était pas encore arrêtée. Elles remplirent de nouveau la casserole et repartirent dans leurs palabres.

Pendant ce temps, dans le salon, le père de Camille la prit dans ses bras sans rien dire, comme lorsqu'elle était une toute petite fille. Peu à peu, elle arrêta de sangloter et lui raconta ce qu'il s'était passé. Après avoir écouté toute l'histoire, il hocha silencieusement la tête. Il laissa passer quelques minutes, puis dit calmement :

- Ma petite fille, dans ce que tu dis, il y a deux choses qui me frappent. D'abord, malgré tout ce que Marc t'a fait subir ces derniers temps, tu as détesté le voir avec cette femme aujourd'hui, je pense que tu l'aimes encore. Est-ce que j'ai raison ?

Camille acquiesça misérablement de la tête.

- Bien, reprit-il. Ensuite, tu m'as dit beaucoup de choses sur ce que tu PENSES qu'il ressent, mais à aucun moment tu ne m'as parlé d'une conversation où il te l'aurait DIT exactement. J'ai l'impression que vous n'avez jamais parlé de ce qu'il se passait entre vous...

Camille dut une nouvelle fois reconnaître qu'il avait raison.

- Tu vois ma chérie, je ne sais pas ce que Marc t'aurait dit, mais je sais que tu l'aimes encore et tant que tu n'auras pas eu des explications de sa bouche, il te sera très difficile de faire une croix sur votre histoire et de regarder vers l'avenir. Je te connais un petit peu, poursuivit-il en souriant, et je crois que tu as aussi besoin de lui dire en face ce que tu as sur le coeur. Alors je vais te donner mon avis, tu en fais ce que tu veux : Retourne chez Marc. Ce soir. Plante-toi devant lui avec cette tête de mule que tu nous a souvent montrée, à Maman et à moi, et demande-lui des explications !

- Mais... s'il me dit simplement qu'il ne m'aime plus, qu'il ne peut plus me voir en peinture, qu'il est content d'être enfin débarrassé de moi ?

- Eh bien au moins tu seras fixée, mon chaton, tu pourras tirer un trait sur le passé.

- Oui... peut-être... Mais tu crois que j'ai envie de me prendre ça en pleine figure ?

- Je pense que le pire, c'est de rester dans l'incertitude et de traîner cette histoire pendant des années derrière toi comme un boulet. Il vaut mieux souffrir une bonne fois pour toutes que de laisser planer des non-dits.

Anna et sa mère étaient encore en pleine discussion lorsque Camille et son père apparurent sur le seuil de la cuisine :

- Je ramène Camille chez Marc pour qu'ils aient une explication franche, annonça-t-il assez fort pour couvrir les voix des deux femmes. Avec un bel ensemble, elles tournèrent vers eux des visages interloqués.

- Maintenant ? demanda Anna.

- Il ne vaudrait pas mieux lui téléphoner ? proposa la mère de Camille.

Sans les écouter, il saisit sa fille par l'épaule et l'entraîna fermement vers la porte. Lorsqu'il entendit les deux femmes se précipiter à leur suite, il cria :

- La casserole est en train de brûler !

Des exclamations fusèrent depuis la cuisine.

Alors qu'elle appuyait sur le bouton d'appel de l'ascenseur, Camille se répétait qu'elle avait raison de suivre le conseil de son père. Mais si celui-ci ne l'avait pas attendue dans la voiture, garé devant l'immeuble, elle devait s'avouer qu'elle aurait été tentée de prendre ses jambes à son cou pour fuir cette ultime confrontation avec Marc. Eva était sans doute encore là. Et s'ils étaient en train de...

La cabine d'ascenseur arriva, l'arrachant à ses questions torturantes. Sur le palier, elle constata que la porte d'entrée était entrebâillée. Une voix de velours, qu'elle connaissait bien, s'échappait par l'ouverture.

Sade chantait :

« *Is it a crime ? Is it a crime ?*

That I still want you

And I want you to want me too? »

Toute pensée cohérente avait déserté son esprit, elle ne savait plus très bien ce qu'elle venait faire ici, mais se refusait à reculer et entra sans bruit. Elle se dirigea à tâtons vers le salon, l'appartement était plongé dans l'obscurité, à l'exception d'une petite lampe de lecture posée sur la table basse.

Marc lui tournait le dos, elle ne voyait que sa tête, posée sur le dossier du fauteuil comme s'il dormait. Mais c'était tout à fait improbable avec cette musique à plein volume... Elle contourna le canapé et alla baisser le son.

- Les voisins ne vont pas tarder à se plaindre... elle s'interrompit net. Le fauteuil roulant venait de faire volte-face et Marc la regardait fixement. Son visage était gris et c'était un masque de souffrance. Ses douleurs aux jambes l'avaient-elle repris, ça lui arrivait de temps en temps depuis quelques semaines. Inquiète, elle s'avança :

- Marc ? Ca n'a pas l'air d'aller du tout.

Le fauteuil recula vivement et son visage fut noyé dans l'ombre.

- Va-t-en ! lui cria-t-il, la voix rauque.

- Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu as mal quelque part ? Tu as besoin d'aide !

- Non ! Je n'ai besoin de rien... tout va bien...

- Bon sang, arrête d'agir comme un gamin et dis-moi ce qu'il se passe ! Où est Eva ?

- Partie, elle est partie... et je t'assure que physiquement je vais bien.

- Partie ? Mais où ça ?

Marc fit tourner son fauteuil d'un coup de poignet, puis lui répondit :

- Chez elle sans doute. Eva est ma cousine.

- Ta cousine ?

La jeune fille n'en revenait pas.

- Mais... pourquoi... tu...

- Oui, je sais, coupa-t-il. J'ai fait en sorte que tu croies qu'elle était ma maîtresse. Mais ce n'était pas vrai, et je dois dire qu'elle a assez mal pris la plaisanterie. Elle m'a traité de goujat arrogant, ou quelque chose d'approchant, fit-il avec un petit rire sec qui ressemblait à s'y méprendre à un sanglot.

Dans le silence qui était retombé entre eux, Sade déclarait :

*« My love is wider, wider than Victoria lake
My love is taller, taller than the Empire State »*

Camille avait du mal à donner un sens à tout ça, elle se laissa tomber sur le canapé. Marc reprit enfin :

- Je... ne veux pas que tu me voies... et je ne veux pas te voir non plus.

A ces paroles, elle sentit quelque chose se déchirer dans sa poitrine. Il continua sans se retourner :

- Ces derniers jours, ce qui m'a tenu, c'est que je savais exactement où je voulais en venir. Mais une fois l'objectif atteint, je me retrouve comme un con, à me demander si c'était vraiment ce que je voulais, si mes raisons étaient aussi claires que je l'imaginai, si je ne me suis pas conduit comme un enfoiré... C'est ma tête qui est dans un sale état, tu vois, et le fait que tu sois là n'arrange rien...

Après un silence tendu, il posa la question qui la taraudait, elle aussi, depuis quelques minutes :

- Pourquoi tu es revenue ?

A sa propre surprise, la réponse lui parut à cet instant-là évidente :

- Parce qu'une personne qui m'aime et me connaît bien m'a dit que je n'étais pas du genre à rester sur des non-dits, qu'il fallait qu'on ait une explication franche tous les deux... et je crois que c'est vrai.

Marc soupira. Il lui tournait toujours le dos mais elle le vit hocher la tête.

- Je crois que c'est justement ce que j'ai cherché à éviter depuis le début, mais soit, allons-y. Au point où j'en suis, je peux bien me lancer dans des explications. Ca m'aidera peut-être à m'y retrouver moi-même, après tout...

Il éclata d'un rire ironique et laissa passer quelques instants avant de reprendre d'une voix incertaine :

- Lorsque je t'ai rencontrée, j'ai tout de suite été attiré par toi, Camille. Tu es si différente : douce, attentive, amusante... têtue... J'avais très envie de te revoir, mais je me trouvais trop vieux pour toi... Il leva une main pour l'empêcher de l'interrompre, comme il sentait qu'elle s'apprêtait à protester.

- Ne dis rien, je sais ce que tu penses de la question. Il n'en reste pas moins que j'ai quinze ans de plus que toi et que c'est sans doute trop. J'ai tout de suite imaginé passer ma vie avec toi, et je me demandais de quoi on aurait l'air, tous les deux, dans 30 ans : toi une femme encore jeune à 55 ans, et moi déjà un vieil impotent à 70. Je n'avais pas le droit de t'imposer ça, et je ne me sentais pas le droit non plus de te voler ta jeunesse en t'arrachant à ton milieu étudiant et insouciant, pour te plonger déjà dans la vie d'un homme d'âge mûr. Bref... je me suis posé des tas de questions, mais j'ai fini par ne répondre à aucune et me conduire comme un égoïste en t'invitant à sortir avec moi, et plus on passait de temps ensemble, plus j'avais envie qu'on devienne autre chose que des amis.... Je repoussais les limites du désir, de rendez-vous en rendez-vous, en me disant qu'on arriverait à garder cette amitié amoureuse entre nous. Bien entendu, c'était une parfaite hypocrisie, je savais que tôt ou tard l'envie de toi deviendrait trop forte...et que tu dirais oui. C'est arrivé ce soir de décembre, je t'ai emmenée chez moi... et tout a basculé... Cette première nuit avec toi... ça a été... une révélation. J'étais dingue de toi, je ne pouvais plus te laisser partir. Et dès le lendemain... j'ai refermé la cage... je t'ai prise au piège en te demandant de vivre avec moi. Je sentais bien que j'agissais comme un égoïste, mais en même temps... je ne pouvais pas te laisser partir.

Imperturbable, Sade continuait sa ballade : « *I can't give you more than that, surely you want me back. Is it a crime ?* »

Camille attendait la suite. Tout ça, elle le savait déjà ! Marc reprit enfin :

- Et puis il y a eu l'accident. Quand je me suis réveillé à l'hôpital, je me suis dit que c'était le prix à payer pour ce que j'avais fait. Quand le médecin nous a annoncé que je ne marcherais probablement plus... j'en ai été persuadé. C'était... c'était comme un signe... j'aurais dû te laisser libre, et maintenant que je n'étais qu'un infirme, j'avais d'autant moins le droit de te garder pour moi.

N'y tenant plus, Camille se leva d'un bond et s'exclama :

- Mais ça n'a aucun sens ! Qu'est-ce que tu racontes ? Cette pusillanimité, ça ne cadre pas du tout avec l'homme que je connais...

Devant son silence, elle s'écria :

- Bon sang, c'est bien toi qui t'es pris en main après l'accident, qui a repris ton travail, qui mène une vie quasiment normale depuis ? Tu n'es pas du genre à te cacher derrière ton petit doigt comme ça, alors où veux-tu en venir ?

Marc soupira :

- Merci de ta confiance, mais l'ironie de tout ça, c'est que c'est toi et toi seule qui m'a poussé à refaire surface. Personnellement, j'aurais été tout à fait capable de me laisser aller à un petit auto apitoiement de bon aloi. Et au début, j'ai pensé que rien qu'en me voyant, cloîtré dans cette chambre, condamné à passer du fauteuil au lit et du lit au fauteuil, tu fuirais à toutes jambes. Je me suis contenté de mener la vie la plus végétative possible pour te pousser à partir. Mais c'était un très mauvais calcul, je l'ai compris le jour où tu es venue t'asseoir près de moi, avec ton petit air obstiné, et où tu m'as parlé de l'avenir... de notre avenir. Là, j'ai su que tant que tu verrais en moi quelqu'un qui avait besoin de toi pour s'en sortir, tu ne me laisserais pas tomber, tu tiendrais contre vents et marées, même si je te suppliais de partir. La seule façon de te rendre ta liberté, c'était au contraire de réagir, de reprendre une vie normale, de recommencer à travailler, à sortir, à voir des amis. Oui... tout ça, c'est à toi que je le dois mon coeur.

Camille frémit en l'entendant l'appeler comme cela pour la première fois depuis des mois.

- Mais ça n'a pas suffi. Plus j'étais indépendant, plus tu reprenais espoir que notre vie redevienne comme avant. J'avais beau être aussi froid qu'un iceberg avec toi, rien n'y faisait, impossible de souffler cette petite flamme obstinée de l'espoir. Franchement, je ne sais pas comment tu as tenu aussi longtemps avec toutes mes vacheries. A ma décharge, je n'ai jamais voulu te faire du mal, seulement que tu partes sans remords ni regrets. Si j'étais acerbe, c'est parce que tout ça me tuait : Savoir que tu finirais par t'en aller, que c'était ce que je voulais, et en même temps te voir tous les jours, te désirer comme un dingue... Je devenais fou par moments, c'est sûr... je ne savais plus comment nous sortir de cette situation sans te faire du mal. Et la solution c'est toi qui me l'as donnée, encore une fois, ce jour où tu es restée à tourner autour de moi pendant que je téléphonais. Ca faisait tellement longtemps qu'on n'avait pas été dans la même pièce plus de quelques minutes d'affilée. Je te regardais, et je ne sais même pas ce que pouvait bien me raconter la personne au téléphone. A vrai dire, je ne sais même plus qui c'était. A un moment tu t'es penchée par-dessus le canapé, et ton jean a moulé tes hanches, tes cuisses... j'étais submergé par l'envie de te faire l'amour, là, par terre, au milieu du salon. Et quand tu es sortie comme une furie, tu m'as donné la clé pour ouvrir la porte de la prison où nous étions tous les deux enfermés depuis des mois : il fallait que tu croies que je t'avais remplacée, alors seulement tu partirais sans te retourner. C'est là que j'ai eu l'idée de faire intervenir Eva...

Il eut un rire étranglé :

- Elle n'a pas mâché ses mots ma charmante cousine... Mais je crois qu'elle avait peut-être raison. Il inspira profondément avant de poursuivre :

- Pour te résumer ses propos, en éliminant les insultes, elle m'a dit qu'à aucun moment je ne t'avais donné la possibilité de faire un choix. J'ai fait, à ta place, celui que je pensais être le meilleur pour toi, et ensuite je t'ai manipulée pour que tu l'acceptes. Elle m'a conseillé de t'appeler, de t'avouer mes manigances et de te supplier de me pardonner. J'avoue que je ne l'aurais sans doute pas fait, mais tu es là... alors... c'est peut-être... un signe ?

Il hocha la tête et sa voix s'emplit de rage impuissante :

- Je ne sais pas si c'est un signe, je ne sais pas si j'ai tort ou si j'ai raison... je ne sais plus rien en fait. Alors je vais suivre les conseils avisés de ma chère cousine. Camille, je te prie... je te supplie de me pardonner l'atroce comédie que j'ai jouée depuis l'accident, toute la peine que je t'ai causée. J'espère que tu comprends un peu mieux ce qui m'est passé par la tête depuis qu'on s'est rencontrés. Je pense que tu mérites mieux qu'un homme de quinze ans plus vieux que toi. Je pense que, maintenant que je suis handicapé, lier ta vie à la mienne serait un vrai gâchis. Je pense que tu devrais quitter cet appartement et courir à toutes jambes sans te retourner, jusqu'à oublier que j'aie jamais croisé ton chemin.

Après un instant de silence, il ajouta :

- Voilà, désolé de t'infliger une scène aussi mélo... Si tu décides de partir, je ne t'en voudrai vraiment pas, surtout après les derniers mois que je t'ai fait vivre. Si tu décides de me donner une autre chance, que je ne mérite sans doute pas... je n'ai pas la moindre idée de ce que sera notre avenir. J'ai tellement peu de choses à t'offrir que ça me rend fou rien que d'y penser.

Dans le cœur de Camille, l'espoir était presque submergé par la colère. Elle se força à respirer calmement pendant quelques secondes avant de prendre la parole.

- Merci pour ces explications. Ta cousine a eu raison de te mettre les points sur le i, il faudra que je l'appelle pour la remercier. Sans elle, peut-être que je n'aurais jamais entendu ce que tu viens de dire...

Elle se leva et se dirigea vers l'entrée. Derrière elle, elle entendit les roues du fauteuil chuintier. Elle reprit sans se retourner :

- Tu parles de me « rendre ma liberté », mais explique-moi où se situe la liberté quand on n'a pas le choix ? Parce que tu ne m'as jamais laissé le choix, en effet, tu m'as tout simplement éjectée de ta vie, Marc.

Elle se retourna, il était maintenant dans le halo de lumière de la lampe et elle vit ses traits tirés, son visage de cendres. Elle faillit craquer. Elle l'aimait et le voir souffrir ne pouvait en aucun cas lui faire plaisir ni la soulager. Mais il fallait qu'elle éclaircisse un point, qui venait de lui sauter aux yeux. Elle reprit, inflexible :

- Ce que je viens de comprendre, derrière ta petite explication, c'est qu'il y avait un gros problème dès le départ dans notre couple, qui nous aurait bousillés tôt ou tard... Le vrai souci, ce n'est ni ton âge, ni ton handicap, ni tes scrupules envers moi, c'est que tu n'envisages pas notre relation comme un échange. Tu ne fais que parler de ce que TU as à m'offrir, mais en fait, ce qui te chiffonne, c'est que toi tu puisses avoir besoin de moi. La vérité, c'est que ton fauteuil te gêne plus que moi, il ne colle pas avec la vision que tu as de notre couple : toi, l'homme fort qui OFFRES, et moi, la faible femme qui reçois. Mais ça, ça n'aurait pas marché longtemps de toute façon : quand on aime vraiment quelqu'un, on se donne aussi à lui, même si ça nous rend vulnérable. On accepte d'être parfois dans le rôle de celui qui reçoit. Visiblement, tu n'as pas encore accepté ça. Tu m'aimes, oui, mais à tes conditions. Et ça je ne pourrai pas m'en contenter, désolée.

Elle tourna les talons et gagna la porte d'entrée. Elle tirait la poignée lorsqu'elle l'entendit l'appeler, elle se figea sur le seuil :

- Camille !... A l'évidence, je suis totalement incapable de courir derrière toi dans les escaliers pour me jeter romantiquement à tes pieds. Par contre... si tu veux bien me donner une autre chance... je crois que... il s'éclaircit la gorge pour pouvoir continuer. Je crois que j'ai vraiment besoin de toi. A vrai dire, je n'ose même pas imaginer ce que je vais devenir si tu fermes cette porte pour toujours.

Elle posa son front brûlant contre le chambranle. Lorsqu'elle eut retrouvé un peu de calme, elle répondit doucement :

- Je descends juste dire à mon père, qui m'attend en bas depuis plus d'une demi-heure, que l'homme de ma vie est revenu à la raison, puis elle sortit sans bruit.

Après être remontée, lorsqu'elle poussa le verrou derrière elle, elle se sentait bizarre. Toutes les émotions ressenties au cours des dernières heures la laissaient tremblante, incertaine, entre le rire et les larmes. Et maintenant ? Qu'allait-il se passer entre eux ?

Elle ôta son manteau et le rangea lentement, pour se donner un peu de temps. Mais lorsqu'elle entra au salon, elle avait toujours les nerfs à vif. Marc avait quitté son fauteuil et s'était installé sur le canapé. Elle fut un peu rassérénée en le voyant : Son visage avait perdu son teint terreux, mais il était visiblement tendu. Lui non plus ne savait sans doute pas très bien où il en était, ni ce qu'il devait faire. Cette constatation, curieusement, lui rendit son énergie. Ils étaient vraiment à égalité, cette fois...

A l'évidence, il allait falloir qu'ils apprennent à se parler... mais ce soir... ils avaient tous les deux besoin d'autre chose... L'introspection devrait attendre le lendemain, et céder le pas à la passion. Celle-ci couvait depuis trop longtemps et menaçait de les consumer, s'ils n'y prenaient garde... rapidement... Elle avança vers lui en déboutonnant le haut de sa robe :

- Marc ?

- Mon cœur ?

Envoyant valser ses chaussures, elle posa le pied sur l'assise du fauteuil roulant, qu'elle poussa délibérément hors de portée. Il était maintenant son prisonnier sur le canapé.

- Je crois qu'il est temps que je te montre ce qu'une femme en colère est capable de faire subir à un pauvre invalide à sa merci...

Il la saisit par la taille et enfouit son visage contre sa poitrine offerte avec un cri rauque.

Plus tard, alors qu'il la tenait, endormie, dans ses bras, pour la première fois depuis l'accident, un mot monta spontanément de son cœur à ses lèvres. Il le murmura en déposant un baiser dans les cheveux de Camille : Merci.